

JUSQUE LA

QUAND UNE FEE M'A DIT ADIEU

Un jour sur Terre.

" ... Le nouvel être doit éclore. Cela me rend folle... mais ce sera à vos dépens.

Votre cycle est terminé, vous devez partir.

Votre mère, notre mère, est comme vous, ne veut pas mourir. Elle vous aime autant que nous... mais son devoir est d'entretenir la vie... Partez...

Laissez-la tout soigner, laissez-la tout créer.

S'il te plaît Thesy, pars... oublie-moi... Je ne t'ai jamais aimé... "

JUSQUE LA

... 3022 ...

Sous terre, dans une cellule de sept mètres carrés, la flammèche d'une bougie tremble... éclaire du mieux qu'elle peut.

La silhouette d'une jeune femme berce deux nourrissons, les cajole d'une pléiade de petits bisous, leurs chuchote qu'elle les aime, qu'un jour ils deviendront de grands hommes, puis encore qu'elle les aime, qu'elle les aime...

Elle fixe leurs petits yeux plissés, change d'expression, semble fascinée, approche ses mains de leur visage en peau de porcelaine, presque lumineux ; caresse l'invisible, leur aura, ce petit quelque chose qui lui échappe... Elle ne croît pas en Dieu.

Elle méprise les églises qui prirent, selon elle, bien trop de place ; se méfie des derniers croyants, persuadée qu'ils portent la poisse.

Cette intuition lui est apparue cette fameuse année 3003, où ce qui est communément appelé l'apocalypse rongea puis dévora l'intégralité des peuples restés très croyants, les Australiens, les Africains, les Sud-américains... alors que dans le même temps, étaient épargnés 0,5% des Américains, 0,3% des Européens, 0,1% des Asiatiques, 0,7% des Tarctiquois, habitants de l'Antarctique et enfin 0,2% des Arabes ; tous ces peuples qui n'avaient fait de la foi en Dieu qu'un délire marginal.

Cette année-là, elle n'avait que sept ans. Elle écouta son père, abandonna ses nounours, ses poupées, les jeta du toit d'un building... Refuge d'une centaine de personnes. Cette année-là... elle avait sept ans... elle regarda ses vieux amis de coton se dissoudre trop vite dans du gaz jaune, se faire ronger... Ce fut la première fois qu'elle vit la Lacryma digérer quelqu'un de ses vents piquants et malsains.

Elle pleura... elle avait sept ans.

Elle arrêta de sucer son pouce, elle commença à se ronger les ongles. Elle ferma les yeux et pendant très longtemps ne crut plus en rien.

Elle ferma les yeux et entra dans une cité souterraine... Survivre... La Cité Souterraine Européenne.
Dix-huit ans passèrent... Dix-huit ans d'une vie dissoute, d'une vie bousillée. Dix-huit ans à se ronger les ongles dans une cellule de quatre mètres carrés.

Et puis tout changea.

C'était il y a un peu plus d'un an..

La nuit du 3 août 3021.

Elle s'extirpa brutalement de quelque noir cauchemar, transpirait, ouvrit les yeux... Crut soudainement aux miracles, crut soudainement à la magie.

Car deux nourrissons dormaient par terre, là juste devant elle... Ils ronronnaient... Leurs corps nus gisaient sur le ciment froid. Leur sommeil semblait malgré tout paisible, profond... Elle cacha ses iris de bonheur, ne voulait surtout pas rêver. Le monde actuel était trop sadique pour que son sommeil le devînt. Cette nuit du 3 août allait faire d'elle une mère. Une mère clandestine. Une mère.

Un monde sadique.

Un monde dissout.

Le monde des humains d'après Lacryma.

Un monde dans lequel, très tôt on lui avait interdit d'avoir des enfants. Elle n'avait rien fait à ce monde, elle avait juste été tirée au sort. Pour rendre son devoir plus facile, la police avait eu la délicatesse de lui ligaturer les trompes et de lui coudre le vagin. Elle n'avait pas eu de chance, tout comme 60% des femmes de sa génération. Dans la même année elle dut quitter l'école, elle n'était que cinquième de sa promotion ; seules les trois premières échappaient aux travaux d'intérêt général. Elle rejoignit donc les 296 autres, elle remonta à la surface ; débuta sa première journée d'ouvrière.

Ouvrière. Ouvrière pour la Cité Souterraine. Ouvrière pour l'Europe. Ouvrière de surface. Elle sut qu'elle passerait toute sa vie à construire, à reconstruire, à consolider d'immenses pylônes censés dépasser les nuages... censés dépasser la Lacryma...

Les ingénieurs disaient que grâce à ces poteaux, l'on pourrait un jour bâtir une ville dans la stratosphère. Elle trouvait cela complètement absurde, elle savait que de toute façon jamais elle ne verrait cette cité céleste... Non, elle ne verrait qu'une lente dégradation de son corps, de sa peau, de ses poumons ; elle deviendrait juste comme ces ruines qui l'entouraient et puis elle mourrait.

Mais bon... elle ne put pas refuser. Non, refuser c'était être expulsée de la cité souterraine et d'être dépossédée de toute protection contre la Lacryma. Refuser quelque chose à cette sinistre fourmilière, c'était mourir au bout d'une vingtaine ou d'une trentaine de jours, c'était mourir seule au milieu des ruines de ce qu'autrefois on appela "Yotapôle".

Alors elle accepta d'avoir une vie misérable, dont le seul but serait d'édifier des poteaux. Elle commença à oublier le monde d'avant, elle oublia son père, sa mère, sa maison, ses peluches... ce clone qui savait si bien la bercer. Elle oublia tout, ses ambitions, ses rêves, l'amour ; oublia tout... ou presque... elle voulait un bébé.

Cette fameuse nuit du 3 août 3021, elle ouvrit à nouveau les yeux, en vit bel et bien deux, deux bébés ; et sa vie devint autre chose qu'un simple poteau.

Elle s'approcha d'eux lentement... doucement... Elle avait peur qu'ils s'en aillent. Ils dormaient toujours. Elle les trouvait beaux. Ils étaient ses petits anges, ils n'avaient pas de nombril. Ils avaient de grands yeux aux pupilles d'ambre qui magnétisaient son regard, toute sa sensibilité de mère naissante. Son cœur battait vers eux à toute allure. Elle se baissa... Elle les prit dans ses bras. Elle posa délicatement ses lèvres sur leurs crânes nus, la voûte des rêves. Elle devint leur mère. A jamais.

Pendant une année entière, elle les cacha, les nourrit comme elle put, leur cousit des langes. Et puis elle leur confectionna deux médaillons où elle grava sur chacun le prénom qu'elle leur avait instinctivement donné :

Thesy.

Thunto.

Un an...

Jusque là tout c'était bien passé. Jusque là.

3022... la nuit du 19 décembre, précisément. Elle est toujours là, assise, elle les berce calmement... elle les caresse. Elle se met à chanter...

Elle est si belle, douce ; elle les laisse jouer avec ses longs cheveux miel ou avec son étrange collier auquel est accroché un vieux jouet, une sorte de lego. Elle ne semble pas avoir d'âge. Son nez, ses pommettes, sont enfantins mais ses yeux, sa bouche, inspirent la plus pure sagesse. Son corps est fin, au bord de la fragilité

mais continue à porter d'entêtants et voluptueux trésors de féminité. Et sa voix... ce chant doux, un peu cassé ; enrobe de sa chaleur, le moindre atome de la pièce, la rend vivante, les fait tous danser. Comme chaque nuit, ces quatre mètres carrés de grillage, de ciment, cette sinistre cage, se métamorphosent en une infinité utérine, d'amour, de lumière... de paix...
... On défonce sa porte. Cinq hommes laids d'hystérie s'invitent. Jusque là.

DECHIRES

Cité Souterraine Européenne.
Etage des ouvrières de surface.
19 décembre 3022.
2h30 du matin.

« Mes quatre équipiers regardent, eux aussi, les nourrissons... Se souviennent sûrement / j'espère / des consignes qu'on nous a données la veille : tuer la fille... ne faire aucun mal aux enfants... juste les enlever puis les donner. C'est vraiment simple et ça nous rapportera de quoi vivre comme des porcs pendant au moins deux ans. Mais qu'est-ce qu'y fait sombre dans c'te putain d'cellule, elle n'discernera même pas nos faces. C'est bizarre. Notre premier gros coup... peut-être trop gros quand je regarde les gueules de mes quatre faux frères... surtout Ismaël... Enfin, c'est qu'une femme... elle a l'air bonne... »

- Enchanté ma demoiselle, arrêtez de reculer comme ça, on veut pas vous faire de mal, on veut juste les bébés, tu nous les donnes et on s'en va... Ok ? Qu'est-ce qu't'en penses, dis ?

La jeune femme sort de sa torpeur... *« Sauver les bébés. Comment ? ! Fuir ? Porte bloquée ! Ne peut pas. Que faire ! Que faire ? Une arme. Sauver les bébés. Une arme ! Mais où ? »*

- Réponds au moins ! On t'a cousu la chatte, pas la bouche ! ! Ses quatre compères rigolent.
L'un d'eux sort un vieux couteau rouillé.
- J'ai de quoi lui découdre.

Le chef l'ignore, s'approche de sa victime, des deux enfants. Il faut qu'elle lui donne les mêmes. Après et seulement après, ils pourront la tuer. Le meneur est à présent en face de la jeune femme. Il caresse la nuque des nourrissons, il adoucit sa voix. Il fixe la poitrine de la jeune mère... puis le blanc de l'oeil...

- Ecoute, soyez raisonnable. T'es incapable de les rendre heureux, de toute façon, ces pauvres gosses. T'es une putain d'incapable. T'es trop pauvre. Regarde le collier ridicule que tu t'ramasses. C'est un jouet périmé, tu t'rends compte ! Nous, c'est des gens très bien qui nous envoient. Ils sont très riches... des sortes de dentistes, vous savez. Ils m'ont même proposé de t'payer... en bijoux, si vous voulez. T'as même pas l'droit d'les avoir ces gamins... Tu t'rends compte ? C'est pas... bien.

- De l'argent ? ? Lui répond la jeune femme, timidement.
- Toutes des putes... Chuchote un sbire, à un autre armé d'une faucille, au plus suintant. Le chef, lui, lâche un grand sourire.
- Oui ! ! Beaucoup d'ar...

La jeune mère, ses enfants dans les bras, bouscule son prédateur, plonge vers le lit, vers l'arme, une grosse aiguille à tricoter la laine qui traîne près de son masque à gaz de travail...

Elle s'en empare.

Le chef a, lui, enfilé un gant recouvert de bouts de verre, il fonce vers elle, il s'apprête à la défigurer. Les autres ne réagissent pas encore, ils ne font qu'assister à la scène.

Une poignée de secondes où la jeune femme se retourne... enfonce son aiguille dans l'oeil de l'homme, traverse le cerveau...

Le chef s'écroule lourdement sur le drap. Mort.

Le jeune femme comprend tout juste ce qu'elle vient de faire.

Les deux bébés se mettent à hurler.

Une cellule. Sept mètres carrés. L'horreur résonne...

Les quatre hommes fixent la femme.

La femme fixe les quatre hommes.

Les quatre hommes sortent leur arme.

Une massue.

Une faucille.

Une perceuse .

Et puis le vieux canif.

La jeune femme est à genoux, elle les regarde. Elle ne pense pas à reprendre son aiguille, elle ne les supplie pas, elle cherche des solutions...

Il n'y en a pas.

Elle attend... essuie ses bébés tâchés de sang.

Les quatre hommes se ruent vers elle. Les bébés, Thesy comme Thunto, pleurent ; ils fixent leur mère, ils ne comprennent pas. Pour la première fois de leur vie, ils ont peur. La peur. Leur mère n'a toujours pas bougé, elle reste crucifiée sur place...

Les enfants voient l'ombre du carnage s'approcher, ils l'entendent hurler. Ces hommes forment une masse, comme un monstre à quatre bouches, huit yeux, huit bras.

Brusquement... Thesy, Thunto se sentent décoller, Leur mère s'est enfin levée. Elle les tient. Ils admirent cette maman qui continue à les serrer très fort contre ses seins...

La jeune femme va tenter sa dernière chance : Traverser le monstre, défier la logique, narguer la mort, courir, courir tout droit.

Trois ou quatre secondes. Pour la première fois, le cerveau et le cœur se comprennent, partagent le même désespoir. Seuls les nerfs agissent.

La jeune femme porte ses bébés, se rue sur les hommes.

Les bébés, eux, sont ballottés, voient quatre bouches s'approcher d'eux à toute vitesse...

Elle est à cinquante centimètres des prédateurs. Elle en regarde un dans les yeux. Ismaël.

Et puis elle prend appui, elle serre ses bébés, elle ferme les yeux, elle hurle, elle saute, fonce, dans la masse d'hommes et d'armes.

A peine trois secondes.

Un miracle ?

Morte... la flamme s'est éteinte. Cette petite bougie a vécu exactement douze nuits. L'obscurité est complète. L'horreur est confuse. Tout devient odeur, toucher, sonorité...

Un cri...

Juste un cri.

Un cri pour tant d'impacts.

Un cri féminin, terriblement long, le cri d'un corps pénétré de lames, le cri d'une vie qui se voit défiler... Et les lames qui mordent...

L'impact d'une larme se diluant dans le sang, mourant sur le sol...

L'impact d'une faucille contre son bras. La grande morsure. Dans sa peau, dans sa chair, puis l'os, puis encore sa chair, puis encore sa peau.

La voilà amputée.

L'impact de son bras s'écrasant sur le ciment. L'impact du bébé encore serré dedans. Thunto. L'odeur du sang.

Et puis cette perceuse vrombissante s'étouffant dans la chair d'un sein, s'approchant du cœur.

Et puis des craquements ; de tous petits tibias, de toutes petites vertèbres, s'émiettant sous le double impact d'une masse.

Et puis un son vif, organique, de la rouille qui se plante dans le nombril d'une mère...

Et puis l'air se cingle encore... fauche... ampute le petit pied de Thesy...
... qui chute, s'écrase sur un bras, glisse sur le visage de son frère par terre.

Toute cette horreur refuse la lumière.

Pourtant une porte s'ouvre.
Elle aveugle un bref instant les vampires.
La jeune femme a traversé la herse. Elle serre Thesy avec le bras qui lui reste.

Thesy imite sa mère, regarde un bref instant Thunto... son frère qui pleure, un pied dans la main, un bras sur les yeux.

Thesy se met à hurler.

La jeune femme ne sait pas encore qu'elle a atrocement mal.

Elle sait juste qu'elle est sortie, qu'elle abandonne Thunto, qu'elle serre Thesy, qu'elle est dans la rue Spears, que quelques chiens abandonnés y traînent...

Son corps déchiré se tourne vers la gauche, son corps déchiré commence à courir ; arpente l'asphalte de ce sinistre couloir aux allures d'entonnoir.

Elle court....

Trois des quatre hommes la poursuivent.

Courir, s'enfoncer, courir, oublier, courir. Ne pas tout rater. Courir. Jusqu'au bout...